

Une Lecture des NOURRITURES TERRESTRES

Maria Cristina Esteves Gonçalves da Costa

Ceux qui se sont penchés sur l'oeuvre d' André Gide ont aussitôt constaté la préférence de cet Auteur pour le récit à la première personne. Cette constatation a été le point de départ de maintes études qui ont rapproché la personne d'André Gide et le développement de son oeuvre.

Nous nous sommes proposée de faire, en prenant comme texte de base *Les Nourritures terrestres*, une analyse de l'expression de la personne, comme voie d'accès à l'univers poétique de l'oeuvre.

Pourquoi?

Nous sommes devant un texte écrit à la première personne. Celui qui parle c'est donc, lui-même, dans le texte. L'univers qui y est créé est en rapport étroit avec ce "moi" qui a la parole. L'étude des pronoms personnels dans l'oeuvre peut, dans ce cas, nous aider à découvrir ces rapports poète-monde, moi-autrui, qui sont, au fond, les lois de l'univers poétique de l'oeuvre.

Les questions initiales, adressées aux pronoms personnels des *Nourritures terrestres*, n'ont eu de réponse qu'à travers un procédé statistique. Mais, en partie à cause de l'absence de formation statistique convenable, nous n'avons procédé, dans ce domaine, qu'à une comparaison des chiffres relatifs à l'occurrence des pronoms personnels de première personne du singulier, de deuxième personne, de première personne du pluriel, etc., comme sujet et comme complément —, en laissant de côté, pour le moment, la "non-personne".

Cette comparaison nous fournit des données significatives en elles-mêmes, mais auxquelles nous reviendrons ensuite :

La première personne comme sujet : six fois plus fréquente que la deuxième personne comme sujet.

“Je” comme sujet : quatre fois plus fréquent que “nous” comme sujet.

“Je” comme sujet : six fois plus fréquent que “tu” comme sujet.

De tous les “je” comme sujet : plus de quatre cinquièmes (4/5) correspondent au poète.

“Je” comme sujet : cinq fois plus fréquent que “je” comme complément.

(Cette proportion de 5 à 1 (5/1) concernant le “je” sujet par rapport au “je” complément est valable pour l'ensemble des “je” du texte et aussi pour ceux dits par le poète).

La deuxième personne comme sujet : on relève à peu près les mêmes chiffres que ceux qui concernent la deuxième personne complément. (Cette proportion persiste si l'on ne considère pour la deuxième que Nathanaël).

L'occurrence du pronom ON : plus importante que celle de NOUS, TU ou VOUS.

Ces données, conclusions directes de la comparaison de l'occurrence des pronoms personnels, esquissent déjà l'organisation de l'univers poétique des “Nourritures terrestres” : place prépondérante de la première personne par rapport à la deuxième ; fonction de sujet appartenant plutôt à la première personne. L'individuel dépasse le collectif. Et la suppression de la référence personnelle est plus fréquente que la précision de chaque forme de la personne “non-je”.

La présence d'un grand nombre de verbes à l'impératif (deuxième personne) nous fait aussi songer à l'ascendant du “moi” sur “autrui”. Il faut remarquer que plus de la moitié de ces impératifs sont adressés à Nathanaël.

Dès lors il importe de faire une distinction parmi ceux à qui le poète s'adresse — Nathanaël y a une place à part. L'oeuvre s'ouvre et s'achève sur des impératifs adressés à lui.

L'ascendant de la première personne sur la deuxième se vérifie donc surtout à propos de Nathanaël. Aux phrases impératives s'ajoutent celles du maître au disciple :

“Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur”.

(p. 157, Livre premier)

“Nathanaël, je te parlerai des attentes”.

(p. 161, Livre premier)

Il y a, dans l'ensemble du texte, une vingtaine de phrases comme celles-ci — où le poète est sujet et Nathanaël, complément.

On peut remarquer la préoccupation didactique du poète par rapport au disciple — dans des expressions comme : “Tu comprends, n'est-ce pas...” (p. 169, Livre deuxième) — à laquelle s'ajoute un certain dogmatisme, qui tend, parfois, vers le biblique.

“Car, je te le dis en vérité, Nathanaël...”

(p. 155, Livre premier)

Nathanaël est, pour le poète, plus encore qu'un disciple. On s'en rend compte dès l'Introduction, comme l'indique le possessif à la première personne — “...toi, *mon* Nathanaël...” (Introduction, page 153) — et aussi dans le Livre premier :

“Je voudrais m'approcher de toi et que tu m'aimes”.

(p. 157, Livre premier)

Ce disciple imaginaire, qu'il veut, d'après ses propres paroles, “faire renaître à la vie” (p. 171, Livre deuxième), est une création du poète. Nathanaël joue donc le rôle d'une deuxième personne qui n'est que la prolongation de la première, et qui n'a pas de droit à la parole. Il ne dit rien dans ce livre. En s'adressant à lui, le poète admet, bien sûr, sa subjectivité; mais elle n'est, au demeurant, que celle du poète lui-même, puisqu'il crée son disciple à son image.

Il ne faut pas oublier que Nathanaël, tout en ayant une place à part comme deuxième personne dans l'oeuvre, n'est pas le seul à l'incarner. Si l'on considère toutes les apostrophes — qui sont nombreuses — on verra que le poète interpelle aussi d'autres personnes, des choses, des abstractions, si bien que Nathanaël n'arrive pas à être l'objet de la moitié de ces apostrophes. Et encore, il n'est question de lui que pour le tiers de l'ensemble de la deuxième personne comme sujet et la moitié des cas de cette même personne comme complément.

Pour déterminer la deuxième personne dans l'oeuvre, on peut partir des apostrophes. Et, s'il y en a qui ont comme objet des personnes (d'une manière spéciale Ménélaque — à qui nous reviendrons), le poète interpelle aussi des lieux, des choses, etc. Parmi les 254 apostrophes du texte, 100 sont adressées à Nathanaël, 46 à d'autres personnes (dont 8 à Ménélaque), une à Dieu, 6 à des éléments du poète lui-même et 101 à des choses inanimées, des lieux, des noms abstraits, etc.

Il suffit de lire les pages 245 et 246 (Livre huitième). Nous y trouvons, élevés au rang de deuxième personne plusieurs noms de villes, l'oasis, les grenades, une maison, une lampe — et tout cela à côté d'une personne: Athman. Ce qui nous frappe le plus c'est ce déplacement rapide de la deuxième personne.

La deuxième personne naît du "regard" du poète. Il parle à n'importe qui, n'importe quoi. Et, comme son "regard" se promène incessamment, la deuxième personne se déplace constamment. Le résultat est le dynamisme de ce monde qui échappe au temps et à l'espace — puisque le poète s'adresse à des personnages historiques, à des lieux lointains (ainsi, nous avons côte à côte, Balaam, Didier, Saül, Lyncéus, etc.).

Mais il y a aussi, traduits en termes de deuxième personne, des éléments qui sont propres au moi — Le poète s'adresse à son âme, son esprit, son coeur, sa chair — comme on peut le constater en lisant le début de l'huitième livre (page 241).

Le moi se dédouble, il se parle — Nous sommes devant un procédé de dialectique intérieure. Il n'est donc pas absurde de se poser la question suivante: Cette deuxième personne, qu'il s'agisse de Nathanaël (cette création du poète à travers qui il compte se prolonger) ou d'autres personnes ou choses à qui il s'adresse, ne serait-elle pas un dédoublement de la première? L'analyse du déplacement même de la deuxième personne aboutit au fait que le poète élève au rang de deuxième personne ce qui est étroitement lié à son expérience, ses sensations — Comme, au Livre premier:

“Je vous ai vus, grands champs, baignés de la blancheur de l'aube; lacs bleus, je me suis baigné dans vos flots.”

(p. 157, Livre premier)

Il y a des passages où la deuxième personne se confond même avec la première. Au Livre sixième, par exemple, le poète s'adresse à Lyncéus:

“Du haut de la tour, que vois-tu? Que vois-tu, Lyncéus, mon frère?”

(p. 227, Livre sixième)

Mais, peu avant, il s'était avoué gardien de la tour:

“Nathanaël, je suis le gardien de la tour, Lyncéus”.

(p. 227, Livre sixième)

On vient de constater que la deuxième personne, parfois, n'est qu'un dédoublement de la première. Et il en va de même pour la troisième, puisque nous y trouvons aussi des éléments propres du moi. Le poète, sortant de lui-même, regarde son corps, sa tête, sa faim, (comme au Livre deuxième, page 167).

A vrai dire, le poète ne monopolise pas la troisième personne. La réalité extérieure a sa place. Mais les descriptions et narrations sont toujours marquées par les références du moi. Qu'il parle des jardins, des sources, des villes, des boissons, le poète

commence presque toujours ses présentations par — j'ai vu, j'ai connu, j'ai bu, j'ai dormi. (Au Livre septième, par exemple, il y a une suite de paragraphes commencés par "j'ai vu" — page 238).

Et cette troisième personne, quoiqu'elle frôle parfois l'objectivité, reste toujours soumise aux rapports avec ce moi créateur, qui organise son monde à son gré.

Il ne confère d'existence qu'à ce qu'il aperçoit. À travers sa vue, par exemple, il ne constate pas seulement, mais crée la chose vue :

"J'avais les yeux fermés, je les rouvre.

Oui : voilà les feuilles, voici le terreau remué..."

(p. 207, Livre cinquième)

Ce moi créateur, s'il peut se voir du dehors, se faire troisième personne, il peut également transporter des êtres du domaine de l'objectivité à celui de l'inter-subjectivité. S'il décrit, par exemple, une ville, il peut tout d'un coup l'arracher du domaine de la troisième personne — et lui adresser la parole. (C'est ce qu'il fait, à propos de Blidah, au Livre troisième, page 180).

Cette transposition, troisième personne/deuxième personne est étroitement liée à l'expérience du moi.

Il faut remarquer que la troisième personne dans l'oeuvre implique plutôt des choses, des lieux, etc. Mais les "personnes" qui y passent (sauf Nathanaël, qui reste toujours deuxième personne) sont susceptibles de ce passage de la troisième à la deuxième personne. Au Livre premier, nous lisons :

"Ménalque est dangereux ... Ah ! Ménalque, avec toi j'aurais voulu courir encore sur d'autres routes..."

(p. 158, Livre premier)

Il n'y a pas de troisième personne stable dans l'oeuvre. On a vu que l'existence même de cette personne dépend des rapports avec le moi. Et, si ces rapports ont de l'importance pour la

première personne, s'ils la concernent, la troisième personne est élevée au rang de deuxième, sur le plan dialectique — où l'échange, le dialogue est possible. Mais y a-t-il un véritable dialogue dans le texte?

Certes, la parole est, du moins apparemment, donnée à autrui, surtout dans le livre quatrième, où chacun des "personnages" chante une ronde ou une ballade. Mais, quand, par exemple, c'est Hylas qui dit sa "Ronde de la Grenade", le texte est imprimé en italique — ce qui ferait songer à une transcription des paroles d'autrui — le poète s'insère dans la ronde et il s'adresse à Nathanaël, même à l'intérieur de la ronde, en employant l'italique (on le constate aux pages 193 et 194).

Si la parole est parfois donnée à quelqu'un c'est pour que celui-là dise ce que le poète veut dire.

Nous sommes revenue à la première personne. Si, parfois, le poète l'emploie au pluriel — ce qui fait croire à une association du moi à autrui — il n'est en fait question que d'un élargissement vague du moi, puisqu'autrui n'apparaît pas, il n'y a pas d'échange à l'intérieur de ce "nous".

Derrière toutes les personnes du discours, il n'y a que la première. De ce moi, on a déjà dit qu'il se dédouble — et voilà Nathanaël, le seul être à propos duquel on pourrait parler de deuxième personne dans l'oeuvre, puisqu'il reste interlocuteur pendant tout le temps. Mais il n'est qu'une création du moi à travers qui il compte se survivre, se prolonger. C'est le poète lui-même qui l'avoue au Livre sixième:

"(Nathanaël, je mettrai dans tes mains ma houlette et tu garderas mes brebis à ton tour. Je suis las. Toi tu partiras maintenant...)"

(p. 222, Livre sixième)

Et, si le moi se dédouble en disciple, il se dédouble aussi (dans un jeu de glaces) en maître — et voilà Ménalque, qui est, pour le poète, ce que celui-ci est pour Nathanaël.

Si le poète dit à Nathanaël: "Je t'enseignerai la ferveur" (où il est le sujet — et le disciple, le complément), il dit aussi, s'adressant à Ménalque: "... tu m'appris à ne jamais me reposer." (p. 241, Livre huitième) (où il devient complément — et Ménalque incarne le sujet).

Le poète se subordonne à Ménalque, son maître. Mais il se fait, en même temps, le maître de Nathanaël. Au livre premier, nous lisons:

"(Ce que je te dis là, c'est ce que me disait Ménalque)."

(p. 158, Livre premier)

Le récit de Ménalque, au Livre quatrième, n'est que celui que le poète veut faire. Il l'avoue, lui-même, à la page 183:

"Mais vous ne savez pas (...), dit Ménalque (et je te le redis à présent en mon nom, Nathanaël)..."

Si nous analysons à fond ce récit de Ménalque, nous trouverons la même structure que celui du poète — du moins en ce qui concerne les pronoms personnels:

Le récit est à la première personne.

Il y a des éléments du moi devenus troisième personne.

Il y a le même déplacement de la deuxième personne.

Des choses (des marchandises, par exemple) sont mises en apostrophe, interpellées.

La troisième personne est conditionnée, attachée à l'expérience de la première.

Parfois cette troisième personne monte au rang de deuxième.

Toutes ces remarques qui avaient été faites à propos de l'organisation du monde du poète sont aussi valables pour celui de Ménalque. Il faut ajouter le rapport maître-disciple. Nous pouvons remarquer des phrases impératives adressées à lui, comme celles du poète à Nathanaël.

À travers Ménélaque, c'est le poète donc qui parle. Il n'est, comme Nathanaël, que le résultat d'un dédoublement du moi. Il y a dans l'oeuvre, il est vrai, les diverses personnes du discours — nous pouvons analyser les rapports entr'elles. — La prédominance de la première personne, l'ascendant de celle-ci sur la deuxième, etc. — Toutes ces remarques (que nous avons faites au début de notre travail) ne sont pas détruites. Les diverses personnes sont là, dans "Les Nourritures terrestres" — Mais elles existent *dans* la première, dans ce moi qui se dit, lui-même, "peuplé":

"...être seul en moi, c'est n'être plus personne; je suis peuplé — D'ailleurs, je ne suis chez moi que partout..."

(p. 241, Livre huitième)

"Les Nourritures terrestres" nous mettent devant ce moi qui, par un procédé de dialectique intérieure, se multiplie, se prolonge, se fait un monde où il y a — dans et à partir de lui-même — celui qui parle, celui à qui il s'adresse, ce dont il parle.

Et tout ce que nous avons détecté au niveau des pronoms, se passe consciemment dans l'oeuvre. À chaque remarque — faite par nous à propos des pronoms — correspond un "aveu" du poète dans "Les Nourritures terrestres".

Nous avons dit que la troisième personne est subordonnée à la première — car c'est à partir des rapports avec celle-ci qu'elle gagne, pour ainsi dire, son droit à l'existence.

Voici ce que nous dit le poète, au Livre premier:

"Mais plutôt les sources seront où les feront couler nos désirs; car le pays n'existe qu' à la mesure que le forme notre approche..."

(p. 155, Livre premier)

Nous avons remarqué que, derrière la troisième personne, c'est la première qui se cache, puisque c'est elle qui crée au du moins récrée la réalité.

Et le poète, au Livre premier :

“Devant moi, ah! que toute chose s’irise, que toute beauté se revête et se diapre de mon amour.”

(p. 165 Livre premier)

Encore à propos de cette subordination de la troisième personne à la première, voici ce que nous pouvons lire au Livre deuxième, au niveau de la conscience :

“Nathanaël, le malheur de chacun vient de ce que c’est toujours chacun qui regarde et qu’il subordonne à lui ce qu’il voit.”

(p. 171, Livre deuxième)

Ou, encore :

“Et par moments il me semblait que les autres, autour de moi, ne s’agitaient que pour augmenter en moi le sentiment de ma vie personnelle.”

(p. 173, Livre deuxième)

Nous avons dit que le moi, en voulant tout atteindre, se multiplie. Voyons ce que dit le poète, au Livre cinquième :

“J’eusse voulu goûter toutes les formes de vie; celle des poissons et des plantes”.

(p. 209 et 210, Livre cinquième)

Nous avons remarqué que des éléments mêmes du moi deviennent troisième personne. Et le poète en a conscience. Il écrit, au Livre sixième :

“Je sais que, certains jours d’enfance, lorsque j’étais encore parfois triste, dans les landes de la Bretagne, ma tristesse parfois s’est soudain comprise et regue en le paysage — et qu’ainsi, devant moi, je la pouvais délicieusement regarder.”

(p. 220, Livre sixième)

Et, si nous avons constaté que le moi dans l'oeuvre est le centre où convergent toutes les choses, il suffit de l'ouvrir, à la page 226 (Livre sixième) pour voir qu'il en a conscience.

En lisant "Les Nourritures terrestres", nous sommes devant le moi du poète qui se cultive, consciemment. Nous assistons à la lutte du moi subordonné au temps, du moi subordonné au moi et, surtout, du moi qui se cherche :

"...qu'y suis-je? — Un bouchon — un pauvre bouchon sur les flots."

(p. 228, Livre septième)

Devant le monde, ce moi ne compte que sur lui-même :

"C'est une route à élire dans un pays de toutes parts inconnu, où chacun fait "sa" découverte et, remarque-le bien, ne la fait que pour soi..."

(p. 155, Livre premier)

Il est vrai que les formes pronominales de première personne, renforcées par les possessifs, placent le moi au centre de l'univers de l'oeuvre, vers où tout converge. On a donc l'impression d'être devant un cercle fermé car le moi est tourné vers le moi. Cela ne se fait pas inconsciemment mais correspond à une doctrine :

"Que ton oeil soit la chose regardée."

(p. 171, Livre deuxième)

Voilà donc le moi penché sur soi, consciemment et intentionnellement, tâchant de s'analyser, de se chercher, de s'interroger. Cette culture du moi correspond à la recherche égotiste à laquelle nous assistons en lisant *Les Nourritures terrestres* : l'être qui se penche sur soi et qui peut, enfin, affirmer qu'il se connaît, qu'il connaît son chemin :

"...Je crois que la route que je suis est ma route et que je la suis comme il faut."

(p. 231, Livre septième)

André Gide, comme auteur, a une très forte conscience de la subjectivité inhérente à la création littéraire. Si le poète des *Nourritures* a conscience de sa position — au centre de l'oeuvre — (et nous savons que cette conscience correspond pleinement à un vœu), cette attitude s'inscrit dans un projet plus large, qui englobe la vie et l'oeuvre d'André Gide, entre lesquelles on peut remarquer un échange constant et dynamique.

L'égotisme, cette recherche individuelle de celui qui fait appel à la fécondité de l'égo, devient chez Gide une méthode esthétique de conquête des valeurs: il se propose la voie de l'art comme moyen de découvrir et de développer ses propres valeurs, d'approfondir son expérience humaine. Dans l'univers gidien, l'aventure humaine occupe la place d'honneur. En effet, le mot d'homme, avec toute la complexité qu'il évoque, peut définir et synthétiser l'oeuvre d'André Gide. D'ailleurs, la dernière des exhortations du poète des *Nourritures* à Nathanaël tient à l'unicité de l'être humain:

“...crée de toi, impatientement ou patiemment, ah! le plus irremplaçable des êtres.”

(p. 248, Envoi)

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

I. *Ouvrages d'André Gide utilisés pour la présente étude:*

Romans, Récits et soties, Oeuvres lyriques. Introduction par Maurice Nadeau. Notices et bibliographie par Yvonne Davet et Jean-Jacques Thierry, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1958.

Les Nourritures terrestres — Extraits — Avec une notice sur la vie et l'oeuvre d'André Gide, une étude des *Nourritures*, des notes, des questions et des documents par Claude Martin, Paris, Bordas, 1971.

II. *Ouvrages méthodologiques utilisés pour la présente étude:*

EMILE BENVENISTE, *Problèmes de Linguistique Générale*, Gallimard (N.R.F.), 1966.

- MICHEL BUTOR, *L'Usage des Pronoms personnels dans le Roman, Les Temps Modernes*, n° 178, février 1961.
- MAURICE MOLHO, *Linguistiques et Langage*, Ducros, 1969.
- PIERRE GUIRAUD, *Problèmes et Méthodes de la Statistique linguistique*, D. Reidel Publishing Company/Dordrecht-Holland, 1959.
- III. *Ouvrages critiques sur l'oeuvre d'André Gide consultés pour la présente étude:*
- DANIEL MOUTOTE, *Le Journal de Gide et les Problèmes du Moi (1889-1925)*, P.U.F., 1968.
- DANIEL MOUTOTE, *Les Images végétales dans l'Oeuvre d'André Gide*, P.U.F., 1970.
- CLAUDE MARTIN, *André Gide par lui-même*, Seuil, Paris, 1963.
- ANDRÉ GIDE -2- sur *Les Nourritures terrestres*, sous la direction de Claude Martin, *La Revue des Lettres modernes*, numéros 280-284, Minard, 1971.
- GERMAINE BRÉE, *André Gide l'insaisissable Protée*, Paris, Les Belles Lettres, 1953.